

LE JEU DU DÉGOÛT

Barbara THÉRIAULT

Montréal et Berlin

Barbara est sociologue et a appris le métier de coiffeuse dans le cadre de sa plus récente enquête. Dans cette rubrique, elle rapporte ses observations sur l'esthétique quotidienne.

« Tu as vu quelque chose d'intéressant aujourd'hui? » ai-je demandé à un ami dermatologue. « Rien d'extraordinaire, mais j'ai reçu en cadeau un magnifique livre sur les maladies des ongles », m'a-t-il répondu non sans fierté.

Depuis que j'exerce le métier de coiffeuse, je peux minimalement – en tant que spécialiste de l'apparence et de l'esthétique – rivaliser avec le dermatologue : des boutons qui éclatent lors du rasage ; des cheveux qui ont la consistance de la peluche ; des nœuds qui ne céderont qu'à la tondeuse ; de la cire d'oreille ; des pellicules et différentes maladies de la peau ; des protubérances de toutes les couleurs ; l'odeur huileuse du cuir chevelu ; les verrues, les taches de vieillesse, les poils dans le nez et les oreilles...

Grâce à des films (on pense au *Mari de la coiffeuse* de Patrice Leconte) et à des livres sur le métier – parmi lesquels quelques écrits sociologiques –, les salons de coiffure ont généralement une connotation positive : parfums agréables, cheveux soyeux, sensualité féminine.

Or, comme nos yeux et notre odorat nous le rappellent, l'esthétique est bien une branche du « décrottage humain¹ ». « Aujourd'hui, j'ai fait la connaissance du roi des pellicules. Je lui ai coupé les cheveux. Tu imagines? Une vraie tempête de neige... », ai-je relancé un autre jour. « Ah, un *pityriasis amiantacea*. Moi, j'ai fait une visite à domicile. C'est là que m'attendait un beau spécimen de mycose du pied », a renchéri mon ami.



Tout ça pourrait déranger – ou exciter les sens, selon les préférences. Mais pas ici. Il s'agit d'une mise au défi, d'un jeu dont la victoire échoit à celui ou celle qui offre l'anecdote la plus dégoûtante : le dégoût comme divertissement et comme forme de sociabilité. Il y a cependant une règle à respecter. Elle aide à conserver une attitude professionnelle et l'éthos du métier : il faut préserver l'anonymat, comme dans les enquêtes sociologiques. Et une deuxième règle aussi : on ne parle jamais de soi. La raison est simple : ce que l'on découvre sur un des joueurs – par exemple quelque saleté derrière les oreilles – restera solidement ancré dans la mémoire.

Malgré tout le plaisir que j'en tire, le jeu est injuste. À la fin, mon ami gagne toujours. Il cache en effet sous sa manche un atout de taille : il souffre d'anosmie, d'un odorat très pauvre. En tant que dermatologue, il est donc pratiquement immunisé contre tout un pan du dégoût. Je ne repars toutefois pas les mains vides. Comme prix de consolation, je reçois quelques conseils dermatologiques que je peux, au besoin, dispenser à mon tour.

¹ Ivan Jablonka, *Le corps des autres*, Paris, Seuil, 2015, p. 79.